

22h10 - Arte

Soirée thématique. Documentaire : "Musulmans d'Europe, chrétiens d'Orient, miroirs brisés".

Frères ennemis

De Sarajevo à Jérusalem, à travers l'ancien Empire ottoman, un voyage chaotique au fil d'un passé lourd de divisions et de haines entre chrétiens et musulmans.

L'homme, la femme aussi d'ailleurs, est un animal étrange : le bonheur lui fait peur. « *Il le craint un peu comme la peste et s'échine à le détruire avec acharnement* », dit l'auteur du documentaire, Jacques Debs. Un des outils de destruction préférés des humains est la guerre. Elle a l'avantage non seulement de semer la mort et la ruine, mais aussi d'abîmer ce qui reste des survivants, de les transmuter de l'intérieur. Quand la guerre du Liban commence, en 1975, Jacques a 18 ans et il cligne des yeux sur un avenir en miettes. Le ciel lui a fait cadeau d'un avertissement au printemps 1974, quand Jacques et les passants poussent des cris de joie en regardant passer un vol de cigognes au ras des toits de Beyrouth. Puis un groupe de miliciens ouvre le feu à la kalachnikov et des dizaines d'oiseaux du bonheur frappent le pavé.

Vilain présage. A la veille de la guerre, le jeune homme s'endort « libanais » mais se réveille « chrétien » à la première bombe. Désormais, il y aura « nous » et les « autres », les chrétiens d'un côté et les musulmans de l'autre, sunnites, druzes ou chiïtes. Reste à diaboliser l'ennemi, à le parer de la sauvagerie la plus noire, à lui enlever sa qualité d'être humain pour pouvoir ensuite le massacrer comme on dératise sa cave, sans culpabilité, et pour le bien public. Jacques, survivant devenu un adulte cultivé, a besoin de comprendre son histoire. Il décide donc d'explorer « l'Ottomanie », cet Empire qui a façonné les mentalités de la région pendant quatre siècles. Il ne sait pas encore que voyager n'apporte pas de réponses, seulement de nouvelles questions.

Le voilà parti sur les routes de l'Empire, à la recherche des minorités, martyrs ou crucifiés, musulmans d'Europe et chrétiens d'Orient. La Bosnie-Herzégovine fleure encore bon la tuerie des Balkans. Là, un soldat musulman, blessé, boit et écrit son désespoir. Il dit qu'il n'a pas défendu sa religion, mais d'abord sa patrie, puis son honneur, ses amis et enfin lui-même, dans une lutte pour la survie où rien, finalement, n'a plus le moindre sens. Il s'est battu pour défendre son identité de musulman, réalise que cette fameuse identité n'est que la continuité de la mémoire et qu'une Bosnie sans les « autres » n'est qu'un ghetto étouffant. Alors, il boit. Au Kosovo voisin, la ville de Mitrovica s'ennuie elle aussi, avec ses Albanais au sud et ses Serbes au nord du pont qui coupe la cité en deux. Mitrovica est laide, les plaies de la guerre ne cicatrisent pas et les deux côtés ont le cerveau gelé par les vieilles haines. Rien ne change, l'économie s'effondre, on s'ennuie entre ennemis et les jeunes veulent s'en aller. De l'autre côté de la frontière, en Macédoine, terre chrétienne, la vedette de la télé



L'église syriaque de Hah, dans le sud de la Turquie.

est une journaliste turque qui fête Noël et Pâques avec ses « amis chrétiens macédoniens » mais ne supporte pas les Albanais... On commence à étouffer. Jusqu'au souffle d'air frais apporté par les derviches Bektachi, sages adeptes d'une variante libérale de l'islam. Ils représentaient autrefois 70 % de la popula-

tion et ne sont plus qu'une poignée. Ceux-là portent de longues barbes et des turbans de couleur, pratiquent une approche mystique de la méditation, prêchent que l'homme et la femme sont égaux et prônent l'harmonie et la tolérance universelle. Des « faibles », bien sûr, que leurs frères sunnites de la mosquée s'empressent de chasser manu militari. Pour son malheur, le bektachisme existait aussi en Albanie sous le joug, pendant cinquante ans, d'un communisme de farces et attrapes mâtiné d'horreur. Reste un peuple éclaté, délirant, un décor de film catastrophe, 6 millions de bunkers inutiles, un Albanais sculpteur de statues de pierre qui chante en chinois et un noyau de Bektachi, accrochés à leur Coran d'amour, qui se font insulter par les missionnaires saoudiens parce qu'ils peignent les images de Mahomet ou d'Ali – sacrilège ! – avec des couleurs douces. A quelques encablures, voilà Istanbul, le Bosphore, une majorité de musulmans turcs et quelques chrétiens arméniens. « *C'est elle,*

“L'Orient patauge dans la misère spirituelle, dans une « Ottomanie » hantée par la détestation de soi et par la peur de l'autre.”

l'infidèle ? », crient les gosses, dans la cour, à cette jeune Arménienne qui finira par quitter le lycée pour devenir nonne. Sur la question brûlante du génocide, le plus lucide est encore le patriarche arménien : « *Les deux parties ont besoin d'une thérapie. Chaque fois qu'on aborde le sujet, ils deviennent tous fous. C'est un cas clinique !* »

On commence à s'ennuyer dans cette quête qui se perd un peu en chemin, ponctuée par l'omniprésence du symbole épais d'un miroir brisé et cet acharnement à faire chanter tous les témoins. Allez ! Encore quelques massacres historiques, celui des Syriques à la frontière syro-irakienne, la guerre interminable des Libanais entre eux – Palestiniens, sunnites, chiïtes, druzes et chrétiens maronites. Puis la quête, sincère, s'achève en Israël, où un prêtre arabe israélien est allé jusqu'à Auschwitz chercher un moyen de réunir les hommes en oubliant ces religions qui les tuent. A la fin, l'auteur, courageux mais éprouvé par son voyage initiatique, constate que « *L'Orient patauge dans la misère spirituelle* » dans une « *Ottomanie hantée par la détestation de soi et par la peur de l'autre* ». Le vieil Erasme l'avait déjà dit : impossible d'aimer les autres quand on se hait soi-même.